

Le Blé Semailles et Moissons



Collection Francis Montalban

Lorsque les impétueux orages de septembre, venaient abreuer les terres du Rove, desséchées par l'été finissant, on songeait aussitôt, aux premiers labours d'automne. Déjà, on avait charrié, et déposé en tas réguliers le fumier au "migon", chargé d'odeur caprine, grouillant de myriade de puces affamées. C'est dire, s'il était difficile "d'estrailler" ou épandre, sans se gratter, ces "Cuques" malodorantes, mais combien nourrissante pour la terre.

Le labour "Lou charrula", s'organisait en "guierdoun". Trois ou quatre cultivateurs, metait, leurs cheveux ou mulets en commun. Ils les attelaient ensemble, par un système de traits et de palonniers, "Lou remardoun", à une même charrue. La force décuplée de ces bêtes de somme, permettait de creuser, un sillon large et profond prometteur de belles récoltes. Si le labeur était rude, le plaisir était grand. Quelle fierté, pour le laboureur préposé à tenir, les manillons de la charrue. Il voyait à ses pieds, se dérouler, un long ruban de terre brune. Un léger crissement s'échappait, de la glèbe, déflorées par le soc brillant de l'outil. Malheureusement, le bruit des tracteurs d'aujourd'hui, empêche d'entendre ce chant plaintif du labour.

Au fil des jours, le terroir rovenain, s'habillait de sa robe automnale. Avec la fête de Saint Luc, le 18 octobre, venait le temps des semailles. L'usage était de dire : "Mouello va du, fau samena per la San Lu" (Mou ou dur, il faut semer pour la Saint Luc).

Pendant longtemps, pour faciliter les sarclages de printemps, "Lou réclouva", on semait le grain à la raie. Dans le terrain ameu- bli par la herse, on traçait avec "L'Araïre au força" un petit sillon, où dans un geste pré-

cis, on saupoudrait la noble semence. Le travail se terminait par un passage de "l'aplan- naire". Cette planche que tirait le cheval, alourdi par le poids du meneur, hommes et planches, se laissait glisser en cahotant sur les mottes qui s'effritaient.

Pour les pluies de printemps, on s'en remet- tait au ciel. Au mois de mai, du côté de l'église, on célébrait "les rogations". De grandes processions se dirigeaient dans les champs. On bénissait les averses, on redou- tait la sécheresse. Malgré ces prières, certaines années s'avéraient catastrophiques. En 1880, le manque d'eau, ne permit pas aux tiges de blé de monter en épi. Le pain fut rare. En 1917, on ne pouvait moissonner. La pluie ne cessait de tomber. Le grain germaît sur les épis. Aux angoisses de la guerre, s'ajoutai- rent les calamités agricoles.

Avec la "Saint Jean" d'été, le 24 juin, on com- mençait la moisson. Dans les grandes fermes, "Leï meïnagi" comme chez "Les fortunés" au logis neuf, ou au Cossimond, on embauchait des saisonniers. Ils arrivaient souvent de leurs Alpes natales où les moissons étaient plus tardives. Ils venaient à pied. Leurs bagages ne pesaient pas lourds. Quelques affaires, ser- rées dans un carré de toule, mais surtout leurs faux, "L'encap et son manteau". Pour le lecteur non averti, "l'encap", c'est cette pe- tite enclume, à l'extrémité étroite. Il faut avoir de l'adresse, pour étirer la lame "du dail" en la maintenant sur cet appareil, tout en frap- pant avec un marteau recourbé, à coup lé- ger et régulier. La pierre à aiguiser, qui trem- pait dans "Lou gaudet", une corne vide qu'ils accrochaient à leur ceinture, faisait le reste. Ces rudes montagnards, dociles et forts à la tâche, ne supportaient pas, que l'on emprunte

leur "dail". C'était leur outil, un point c'est tout. Commençaient alors, les longues jour- nées, harassantes de la moisson. Sous de grands chapeaux de paille, que l'on avait garni d'un mouchoir, pour protéger la nuque du soleil, les coupeurs, à demi courbé, ba- lançaient leurs corps, au rythme de la faux. Pour que les épis tombent dans un même sens, ils avaient fixé sur le manche "Lou ras- tellet", un espèce de rateau en bois qui for- mait l'andain.

Derrière eux, hommes, femmes et enfants, s'af- fairaient pour lier les gerbes. Ils étaient tous adroits, pour accomplir cette tâche. En un tour de main, ils attachaient ces gros paquets d'épis qu'ils maintenaient sous leurs genoux. Et c'est au milieu des éteules, "Lou rastouble", que l'on construisait "Leï garbeïrours" (les gerbiers).

Si dans certaines contrées, on assemblait les gerbes droites, au Rove, à cause du mistral, on les allongeait en tas, de forme pentue, le dos tourné au vent.

Un jour, au Rove, arriva la première "fau- cheuse-lieuse". C'était une révolution de voir tomber les gerbes au rythme d'une roue à pale qui tournait comme un moulin à vent. Lorsque les moissons se résumèrent à deux ou trois jours de travail, c'est parce que, la moissonneuse batteuse, vint avaler, comme un ogre, les champs de blé au Rove. En traver- sant aujourd'hui notre village, qui pourrait se douter que ces travaux agricoles ont nourri, bon an mal an, nos aïeux rovenains. Mais si notre terroir a changé de visage, il a su gar- der un visage humain, grâce à des municipa- lités qui ont su préserver son environnement.

Francis Montalban,
conseiller municipal